247 Hist. eccl. no 17

ITINÉRAIRE

DE

ROUEN A ROME

EN 1869

PAR L'ABBÉ BOULLARD

DIT

L'ONCLE DES ZOUAVES PONTIFICAUX CANADIENS

Aime Dieu et va ton chemin.

BIBLIOTHEQUE
S.M.F.
1964
Séminaire de Québec

ROUEN
IMPRIMERIE MÉGARD ET Cie
Rue Saint-Hilaire, 1[illegible]
1870

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

R

I

ITINÉRAIRE

DE

ROUEN A ROME

EN 1869

PAR L'ABBÉ BOULLARD

DIT

L'ONCLE DES ZOUAVES PONTIFICAUX CANADIENS

Aime Dieu et va ton chemin.

ROUEN
IMPRIMERIE MÉGARD ET Cie
Rue Saint-Hilaire, 136
1870

AU PROFIT D'UNE BONNE ŒUVRE.

A mes Neveux et Nièces du Canada.

L'ONCLE-ROY.

MON CHER AMI,

Chambéry, samedi 27 novembre 1869,
huit heures du soir.

Je suis parti de Rouen, comme vous le savez, hier matin, et le soir du même jour je prenais le train express de Paris à Turin, où je pensais bien arriver le surlendemain ; mais c'est ici le cas d'appliquer une fois de plus le proverbe : *L'homme propose et Dieu dispose.* A notre arrivée à Chambéry ce matin, nous apprenons par l'inspecteur chef de la ligne que le passage du mont Cenis est devenu impraticable depuis trois jours, et que tous les voyageurs qui nous ont précédés sont restés à Saint-Michel en attendant.

Il paraît qu'il est tombé ces jours passés une telle quantité de neige, que le chemin de fer américain qui gravit la montagne a disparu à certains endroits sous les avalanches ; tout est arrêté ; on travaille partout à déblayer ; mais quand sera-ce fini ? Personne n'en sait rien. Comme il est certain que nous ne pourrons pas partir ce soir, au lieu d'aller jusqu'à Saint-Michel, où nous

risquerions fort de ne pas trouver où nous loger, nous prenons le parti de descendre à Chambéry et d'y passer la nuit, dans l'espoir de recevoir demain matin des nouvelles plus rassurantes. A l'hôtel où je suis descendu, j'ai trouvé deux Evêques d'Amérique, qui y sont depuis trois jours et qui paraissent décidés à rebrousser chemin, comme beaucoup d'autres, pour s'embarquer à Marseille. J'en reste là pour aujourd'hui ; à demain la suite.

Saint-Michel, dimanche 28 novembre 1869, au soir.

La nuit a été très-mauvaise : du vent et une pluie battante qui dure toujours.... Quelles nouvelles ? Rien encore.... Enfin une dépêche arrive sur les huit heures, annonçant que le passage est libre ; mais est-il sans danger ? Peu importe ; *il n'y a pas de plaisir sans peine ;* nous verrons ; à la garde de Dieu ! Je plie bagage et je reprends le train à Chambéry dans deux heures. Comme il est dimanche, je dois, avant le départ, offrir le saint sacrifice de la Messe. Je me rends donc à l'Hôtel-Dieu de Chambéry, et, selon ce qui avait été convenu hier avec Mme la supérieure, je dis la Messe de communauté à huit heures et demie, à la place de M. l'aumônier, malade au lit depuis quelques jours, tout heureux de pouvoir rendre service à un confrère.

Après un déjeuner d'hôpital gracieusement offert par ces dames religieuses, je prends le train à l'heure dite, en compagnie de Messeigneurs les Evêques d'Amérique, qui, sur la dépêche de ce matin, avaient renoncé à leur projet d'aller à Rome par mer, et nous arrivons à une heure sans encombre à Saint-Michel. Le

train part pour Turin à deux heures. Il pleut toujours ; la voie n'est pas encore frayée ; le chemin de fer ne peut aller qu'à mi-route du mont Cenis ; après quoi il faudra descendre en traîneau ; malgré mon grand désir d'essayer de ce mode de transport, nouveau pour moi, je préfère attendre jusqu'à demain et laisser partir les plus pressés. Bon voyage, mes amis, et que Dieu vous ait en sa sainte garde ! Ce souhait n'est pas superflu, croyez-le bien ; car il pleut toujours et de plus belle ; et la pluie ici-bas, c'est la neige là-haut ; demain ce sera notre tour, et nous aurons, j'espère, un temps meilleur ; mais, encore une fois..., la Providence est là : nous allons à Rome.... donc, à la garde de Dieu !

Saint-Michel, lundi matin 29 novembre 1869.

Quelle nuit affreuse ! C'était un véritable ouragan. Au vent qui souffle avec violence, aux torrents qui se précipitent, ajoutez de temps à autre le bruit aigu du sifflet strident de la locomotive, et vous aurez ce que nous appelons une belle horreur. Que sont devenus mes compagnons de voyage ? Comment gravir une montagne couverte de neige avec une telle bourrasque ? Je vais aux renseignements, et j'apprends qu'en effet ils ont attendu jusqu'à ce matin pour continuer leur route ; ils ont passé la nuit à Lans-le-Bourg, au pied du mont Cenis.... Mais il n'y a là que quelques misérables auberges, insuffisantes pour loger tant de monde ; aussi plusieurs, mieux avisés, ont préféré rester dans le train et faire des wagons leur chambre à coucher.

A notre tour maintenant.... Nous devons partir à deux heures

par le train arrivant de Paris, pourvu toutefois qu'il ne soit pas complet ; car l'*américain* ne prend toujours qu'un nombre limité de voyageurs ; mais on y a pourvu : nous aurons des diligences. Comme je suis Normand, je consulte la partie calme et prudente de ma nature, et, sans avoir *précisément peur*, au lieu de me risquer à tourner autour des précipices, j'arrête ma place à la voiture, une place d'impériale, la meilleure à mon avis. Il est trois heures ; nous partons. La pluie a cessé, le vent s'est apaisé ; mais l'air est vif et piquant, la nuit sera froide, et quelques gros nuages que nous apercevons sur la crête des montagnes nous présagent de la neige. De Saint-Michel au pied du mont Cenis, on compte près de quarante-cinq kilomètres ; la route est mauvaise et difficile, et, malgré les huit forts chevaux qui nous enlèvent, nous allons lentement et nous arriverons tard....

Mais si la route est mauvaise, en revanche le paysage est on ne peut plus charmant et pittoresque ; et de la place que j'ai choisie à dessein, je suis à même d'en jouir mieux que personne ; à droite et à gauche toujours des montagnes, et en bas, dans la vallée, un torrent qui roule en mugissant ; la cime des montagnes est couverte de neige, mais leurs flancs sont encore verdoyants ; beaucoup de pins qui paraissent tout noirs et quelques chênes ayant jusqu'ici leurs feuilles d'automne. Le soleil, qui luit par intervalles, vient animer le tableau ; et si tout à coup sa lumière frappe la neige dans l'anfractuosité des rochers, elle devient aussitôt comme empourprée, elle prend une teinte toute dorée et produit des reflets d'un effet saisissant et indescriptible... C'est alors qu'on s'écrie avec le prophète : *Benedicite*, *nives*, *Domino*. Cependant nous avançons toujours.... Le soleil est à son couchant, le froid devient de plus en plus vif, et la neige qui

tombe à gros flocons nous avertit de nous envelopper de nos manteaux.

Il est nuit quand nous arrivons à Lans-le-Bourg ; nous y faisons halte un moment, le temps seulement de nous réchauffer et de prendre à la hâte quelque chose pour le reste du voyage. Nous sommes au pied du mont Cenis ; impossible de le gravir en diligence ; il nous faut des traîneaux ; on en dispose trois à l'instant ; nous nous y plaçons tant bien que mal, et nous commençons l'ascension. Le mulet a le pied plus sûr que le cheval, et il est plus dur à la fatigue ; on en attelle six par chaque traîneau, et nous voici en route. Le vent augmente, il devient de plus en plus glacial ; il neige toujours, et cependant nous glissons comme par enchantement sur ce tapis blanc.... Il est dix heures du soir ; la nuit est profonde ; nous n'avons pas de lune ; nous sommes fatigués, il faut dormir ; nous avons *au loin* de bons amis qui prient pour nous, et la Providence est là qui veille à notre garde....

J'allais en effet fermer l'œil, lorsque j'apprends que mon voisin de traîneau est un pèlerin de Jérusalem, M. Guinard, des environs de Montpellier. Il a fait le même voyage que moi en 1863. C'est un excellent jeune homme, animé des meilleurs sentiments, et qui retourne à Rome pour la septième fois : il s'y trouvait comme moi à la canonisation des martyrs japonais, au Centenaire, et nous nous y reverrons au Concile. Nous eûmes bientôt fait connaissance et nous ne pensâmes plus à nous livrer au sommeil ; il fallut repasser en revue tous les lieux saints : Bethléem, Nazareth, Jérusalem, sans oublier quelques-uns de mes amis de la première caravane, entre autres l'abbé Azaïs, de Nîmes, qu'il connaissait de nom et dont il avait lu le récit si intéressant de notre pèlerinage. Nous charmâmes ainsi les ennuis du voyage, et à

minuit nous arrivions sans encombre au sommet du mont Cenis. Bien que j'eusse arrêté ma place, comme les autres, jusqu'à Suse, je préférai cependant frapper à la porte de l'hospice, et demander au prieur l'hospitalité pour le reste de la nuit. On m'ouvrit aussitôt; et le serviteur qui me reçut, le fit avec tant de grâce, que je vis en effet que c'était bien là la maison du bon Dieu. Je souhaite bon voyage au pèlerin de terre sainte que je vais revoir à Rome, et je m'endors, aidé par le vent qui siffle sans cesse, d'un profond sommeil. Demain au jour je descendrai, toujours en traîneau, le versant du mont Cenis, du côté de l'Italie.

De l'hospice du mont Cenis, 30 novembre 1869.

J'ai dormi comme un *bienheureux*.... Il faut sauter à bas du lit, il fait jour.... Quelle heure est-il? Huit heures. Quel temps fait-il ? Toujours du vent, toujours de la neige.... Tant mieux.... Le traîneau n'en glissera que plus rapidement.... On frappe à ma porte.... C'est le serviteur de cette nuit qui vient prendre mes ordres. « Conduisez-moi chez le Père prieur. » J'entre dans sa chambre ; il s'avance à ma rencontre avec dignité et avec grâce ; il me prend la main et me fait asseoir près d'un bon feu. Le R. P. prieur est un homme dans la force de l'âge, Savoyard d'origine, d'un entrain sans égal et d'une franchise qui vous met aussitôt on ne peut plus à l'aise. Sa figure épanouie, son caractère, ses allures, tout m'allait à merveille; et il suffit d'un quart d'heure pour que nous fussions déjà comme de vieux amis.

Après quelques détails sur mon voyage, sur ses difficultés et

son agrément, il fut question de visiter l'hospice. Lui-même se fait mon guide, et nous voici bientôt parcourant ensemble ces vastes corridors devenus aujourd'hui silencieux et déserts. Mon intention n'est point de vous faire ici l'historique complet de cet établissement ; j'écris au courant de la plume, je ne fais point un cours d'histoire ; je sortirais donc de mon sujet, car je ne veux vous envoyer que quelques notes de voyage. Je vous dirai seulement que l'hospice du mont Cenis est un des plus anciens que l'on connaisse. Fondé par les Evêques de Maurienne, il fut doté par Charlemagne. A la grande Révolution, ses biens furent confisqués; mais ils lui furent rendus en partie par Napoléon Ier, qui y reçut l'hospitalité deux fois, la première en 1805, et la seconde en 1809. On montre encore la chambre qu'il occupa ; et, chose à noter, elle se trouve juste en face de celle qui servit au Pape Pie VII, conduit en France comme captif par l'ordre du même Napoléon. Je vous laisse à penser quelles réflexions on doit faire en présence de tels souvenirs....

De là nous allons à la chapelle, qui a été construite par le prieur actuel, qui de fait est le curé des quelques habitants du plateau. Elle n'a rien de remarquable; on y voit pourtant un tableau d'un grand mérite ; mais il aurait besoin d'une prompte restauration. A quelques pas de la chapelle se trouve une grande caserne ; c'est l'œuvre de Napoléon. Elle est aujourd'hui complétement inoccupée ; je me trompe, on y trouve un poste de cinq ou six *carabiniers* piémontais ; ce qui répond à nos gendarmes français. Les biens actuels de l'hospice consistent surtout en herbages, qui produisent beaucoup de foin. C'est le prieur lui-même qui se charge de l'exploitation ; c'est un curé cultivateur ; aussi s'est-il empressé de me faire voir tout le matériel de sa ferme,

ses chevaux surtout et ses vaches, qui sont au nombre de dix-huit au moins. C'est pour lui une grande ressource ; avec le prix qu'il retire du lait et du fromage, il peut venir en aide à ses pauvres montagnards et donner gratis l'hospitalité aux voyageurs.

J'oubliais de vous dire qu'en face même de l'hospice se trouve un magnifique lac, dont il est encore propriétaire. C'est une ressource de plus ; car on y trouve beaucoup de poisson, surtout des truites. Si ce n'est la glace et la neige, nous eussions pu nous y promener en canot. Ce sera pour un autre voyage, en été toutefois.

Cependant l'heure avance, il faut partir. Mais se mettre en route sans déjeuner, par un temps pareil, ne serait pas prudent ; d'ailleurs, le P. prieur ne le permettrait jamais. Je m'assieds donc à sa table, en compagnie du sous-prieur, son vicaire, et nous déjeunons solidement des produits de la ferme. Il va sans dire que le meilleur assaisonnement du repas fut la gaîté de la conversation. Mais enfin il n'est pas de si bons amis qu'ils ne se quittent.... Il est une heure, et la nuit se fait vite.... Partons.... Le traîneau est prêt et il est à mon goût, découvert. Cependant la neige tombe à nous aveugler ; n'importe, nous avons les pieds chaudement dans un tas de foin et nous nous abritons de nos manteaux.... Le R. P. prieur m'accompagnera quelques milles : c'est une amabilité de plus dont je lui sais gré.

Enfin le signal du départ est donné ; le cheval est ardent, et nous voici glissant sur la neige ; tout va bien.... Mais il me faut des émotions.... Patience.... Une heure encore, et le conducteur, sans le vouloir, bien entendu, va m'en procurer une des plus agréables.... La route est inégale et la neige cache les trous ; au moment où nous y pensions le moins, le côté gauche de notre

traîneau s'engage dans une cavité assez profonde; il est bientôt sens dessus dessous, et nous roulons à qui mieux mieux sur le tapis blanc, non sans exciter l'hilarité des quelques voyageurs qui nous suivaient. Nous remettre sur les pieds, nous assurer que chacun de nos membres est bien à sa place, et replacer notre boîte sur sa base, fut l'affaire d'un instant; et nous repartons de plus belle, tout en riant de bon cœur de notre petite aventure.... *Olim meminisse juvabit....* Il est quatre heures du soir; le P. prieur ne peut aller plus loin; je lui serre la main, nous disant tout à la fois adieu et au revoir.

Je reste seul dans mon traîneau et je recommande au conducteur de prendre garde; car verser une seconde fois, sans compagnie, ne serait plus agréable. D'ailleurs, la nuit s'avance; soyons prudents. Mon conseil est suivi, et nous allons moins vite et plus sûrement. Tout à coup mon véhicule s'arrête, nouveau contre-temps.... Qu'y a-t-il donc? C'est un lourd traîneau pris entre deux bornes et qui nous barre la route; comment faire? Impossible d'avancer; je descends avec mon conducteur pour donner un coup de main à ce pauvre muletier qui crie au secours, et, nous armant d'un fort levier, nous essayons tous trois à soulever le traîneau; mais ce fut peine perdue; comme je suis pressé et que ma boîte n'est pas lourde (quand je n'y suis plus), nous la faisons facilement passer en avant; et j'allais continuer ma route, quand je vois mon pauvre charretier m'arrêter à son tour pour m'offrir en reconnaissance la *buona mano* (le pourboire). J'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que j'avais agi par pure charité et que je m'en allais désolé de n'avoir pu le tirer d'embarras. Voyant que je ne voulais, comme de raison, rien accepter, il s'en dédommagea comme

il put à force de remercîments et en m'appelant à tour de bras : *Monsignore.*

Je partis donc avec cette seule récompense, tout en admirant la naïveté peu commune de ce brave garçon des montagnes. Cependant, comme nous l'avions prévu, plus nous avançons, plus la neige devient moins épaisse; le traîneau ne peut plus glisser, il faut une voiture; la route est carrossable; nous en trouvons une toute prête au bas de la montagne; et une demi-heure après, par un beau clair d'étoiles, nous étions à Suse. J'y passerai la nuit; demain je pars pour Turin et Florence.

Florence, 1er décembre 1869.

Après avoir préludé hier, au milieu des neiges du mont Cenis, à mes futurs voyages en Russie et surtout en Canada, je prends ce matin, prosaïquement, le chemin de fer de Suse à Turin. Le froid est assez vif, mais la neige a disparu; nous ne la voyons plus que de loin sur la cime des montagnes. A part quelques vieux castels hardiment perchés sur la crête des rochers, la route est insignifiante et n'offre rien qui séduise l'œil du voyageur, en cette saison du moins; car au printemps et en été, à voir la bonne qualité du sol et les arbres de toute espèce qui le couvrent, je ne la crois plus monotone, mais bien agréable et variée. Deux heures après notre départ de Suse nous étions à Turin.

Turin est une grande ville dont les rues sont larges et bien alignées. Depuis qu'elle n'est plus capitale, elle a, sans doute, perdu de son animation; mais elle n'en est pas moins toujours

restée commerçante, et ses places sont loin d'être désertes ; il y a foule à toute heure, et j'y ai vu de beaux et nombreux équipages. Cette ville n'est point à comparer à la plupart des villes d'Italie ; elle n'a point de ces souvenirs qui attachent, et ses monuments n'ont rien de bien remarquable ; seul le palais du roi, à l'intérieur, présente quelque intérêt.

Allons à Florence. Il est six heures du soir ; je trouve un compartiment de premières, vide ; j'y entre et j'y vois monter aussitôt un Évêque du Piémont, suivi de son grand vicaire et d'un autre monsieur que je ne connais pas encore. On place bientôt l'écriteau : *réservé*. J'y suis ; on m'y laisse ; j'y reste ; je serai du moins en bonne compagnie. En effet, je ne tarde pas à savoir que le monsieur en question est un des plus hauts personnages de la cour ; il est actuellement ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi d'Italie aux Etats-Unis ; il s'appelle Bertinatti. C'est un homme encore dans la force de l'âge et animé des meilleures intentions. Il a été reçu docteur en théologie avec la plupart des Évêques du Piémont, qu'il regarde toujours comme ses amis et qu'il traite en toute circonstance avec les plus grands égards. Sa longue expérience des affaires et sa haute position dans la diplomatie le tiennent plus que personne au courant de toutes les questions à l'ordre du jour. Comme nous sommes en famille et qu'il n'y a aucune indiscrétion à craindre, la conversation s'engage et devient de plus en plus sérieuse, et nous assistons à un véritable cours de politique....

Avant d'être envoyé comme ministre à Washington, M. Bertinatti était au même titre à Constantinople, où il est resté plusieurs années. Ayant fait moi-même un voyage en Turquie en 1854 et conservant encore aujourd'hui quelques relations avec l'Orient,

nous eûmes ensemble une assez longue conversation sur ce pays, dont la Russie convoite toujours la conquête. Il m'apprit qu'à Constantinople le catholicisme, loin de perdre de son influence, gagnait, au contraire, chaque jour un peu plus de terrain, grâce sans doute au zèle des RR. PP. Jésuites et des Frères des Ecoles chrétiennes, ainsi qu'au dévouement des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Mais quel est l'avenir probable de cette terre aujourd'hui si agitée? Dieu seul le sait, et la politique est impuissante à connaître ses vues et à pénétrer ses desseins....

Cependant le train marche toujours et l'heure avance; nous prenons chacun notre coin et nous appelons le sommeil. Nous allions, en effet, nous endormir, lorsque nous sentons notre convoi se ralentir et puis enfin s'arrêter tout à fait. Je regarde et j'aperçois la plaine toute blanche; la neige tombe à gros flocons, et déjà elle couvre les rails à une certaine hauteur; impossible d'avancer; nous sommes entre Alexandrie et Bologne, et c'est à Bologne seulement que le mécanicien trouvera la machine chasse-neige; en attendant, il recule pour mieux s'élancer et gagner ainsi chaque fois un peu de terrain. Enfin, après avoir répété plusieurs fois ce même manége, nous arrivons à la station de Bologne avec deux heures de retard....

Nous en partons bientôt; et la neige, loin de cesser, augmente de plus en plus; de distance en distance on avait placé des hommes pour déblayer la route; et comme il était nuit, ils avaient allumé, pour s'éclairer, de longs bâtons enduits de résine. Je vous laisse à penser quel effet fantastique produisaient sur la neige toutes ces perches en feu. Nous jouîmes de ce spectacle merveilleux jusqu'à la station de Pistoie. Là, le jour commençait à poindre, et la neige avait cessé.

Quelque temps après, nous aperçûmes de loin la tour du Dôme et les nombreuses coupoles de Florence *la Belle*, *Gentile Firenze*, comme disent les Italiens. Nous entrâmes bientôt en gare, mais avec cinq heures de retard. Au lieu donc de partir ce soir pour Rome, je passerai le reste du jour et la nuit à Florence. D'ailleurs, j'y suis fortement invité par M. le ministre Bertinatti, qui désire faire avec moi une plus ample connaissance, et qui ne demande pas mieux que de me continuer ses leçons de haute politique. Je descends donc à son hôtel, l'hôtel de New-York, sur l'Arno, et on me donne une chambre voisine de la sienne. Après le dîner, nous reprîmes notre entretien de la veille. Il ne dura pas longtemps, fatigués que nous étions de la nuit précédente passée en wagon.

Le lendemain matin, je me rendis à l'église Sainte-Marie-Madeleine de Pazzi, pour y dire la Messe. Je savais que le corps tout entier de la Sainte se conservait sous le maître-autel, et ce fut là que j'obtins de célébrer. J'offris le saint sacrifice à l'intention d'une de mes *nièces adoptives* du Canada, religieuse du couvent Jésus-Marie à Québec, et qui porte en religion le nom de Sainte-Madeleine de Pazzi : je sais combien elle sera heureuse de ce pieux souvenir.... Après la Messe, j'eus le bonheur de voir et de vénérer le corps de la Sainte; après quoi je me rendis à l'hôtel.

M. le ministre m'y attendait; nous causâmes deux grandes heures sur les questions à l'ordre du jour. Il me laissa ensuite pour se rendre au ministère où il était attendu, me priant de rester auprès de son feu et d'achever là mes notes de voyage. Deux heures après, je fus tout étonné de le voir revenir avec un ecclésiastique de ses amis, dont il tenait à me faire faire la connaissance : c'était le premier aumônier de Victor-Emmanuel. Je

le remerciai de l'honneur qui m'était fait ; et après une heure de promenade tous trois ensemble, le long de l'Arno, nous nous dîmes à revoir, et je partis pour Rome. Il était dix heures du soir.

Rome, 4 décembre 1869.

Partis de Florence hier à dix heures du soir, nous sommes arrivés ce matin sur le territoire des Etats pontificaux. Après avoir exhibé nos passe-ports et subi la visite, du reste toute bienveillante, de nos sacs de voyage, nous chauffons à toute vapeur pour Rome. Nous laissons à notre gauche la vieille ville de Narni, bâtie à pic sur la crête des rochers, et nous traversons, une heure durant, l'espèce de désert qui avoisine la grande Cité des Césars, appelée aujourd'hui la Ville éternelle.... Quelques arbres rabougris, quelques huttes en ruine pour servir d'abri aux pâtres qui veillent à la garde des buffles, des chevaux et des ânes paissant librement au milieu de cette plaine immense, voilà tout ce que l'on rencontre dans ces parages trop souvent arides et incultes. Mais la scène change bien vite, et notre œil va jouir tout à l'heure d'un tout autre spectacle.... Voici la grande ville.... C'est Rome.... Voici là-bas dans le lointain, dominant toutes les autres, l'immense coupole de Saint-Pierre ; voici plus près de nous Sainte-Marie Majeure, Sainte-Croix de Jérusalem, Saint-Jean de Latran, et ces colonnes hardies, toujours debout depuis des siècles....

Nous sommes à Rome enfin. Qui n'a pas désiré voir Rome une fois dans sa vie? Mais plus on la voit, plus on veut la voir, et je la revois aujourd'hui pour la quatrième fois. Merci, mon Dieu, de

cette faveur inappréciable ! C'est là le cri qui s'échappe de mon cœur reconnaissant, et j'entre dans ses murs sous cette impression de joie et de bonheur.... De nombreux amis, je ne dis pas assez, de vrais parents, de cette parenté qui naît de la foi et que le cœur chrétien sait entretenir, s'avancent à ma rencontre : c'étaient M. de Maliger, aide-de-camp du général Kanzler ; M. l'abbé Moreau, aumônier des zouaves canadiens, avec plusieurs de ses enfants et compatriotes à qui j'avais donné l'hospitalité à leur passage à Rouen,et qui depuis me disent : *Mon oncle*, comme moi je leur dis : *Mes neveux*. On me conduit aussitôt au Cercle canadien, où j'étais attendu par le reste des zouaves, qui me saluent tour à tour du même nom et avec le même cœur. Je passe la journée avec eux tous et je me rends le soir à mon logement que m'avait choisi lui-même mon bien cher et bien digne *neveu*, M. l'abbé Moreau. Grâce à lui, je serai toujours en famille ; car j'ai une chambre dans une maison particulière où se trouvent déjà plusieurs prêtres canadiens, qui me reçoivent à bras ouverts comme un des leurs, avec cette franchise et cette cordialité qui les distinguent. Nous sommes assez bien logés et à un prix modéré; nous avons l'avantage de ne pas être éloignés de Saint-Pierre; ma chambre donne sur le palais Farnèse, où résident actuellement le roi de Naples et le duc de Parme. Tout en face se trouve une charmante petite église, dédiée à saint Jérôme; elle est toute de marbre à l'intérieur et possède des richesses artistiques vraiment remarquables.

C'est assez. Voici la nuit, et j'ai besoin de repos; je rentre donc au logis et je m'installe dans ma chambre. J'allais me mettre au lit, quand j'entends frapper à ma porte; j'ouvre bien vite, et mon visiteur c'était..... devinez qui?..... Un com-

patriote, un ami, que vous connaissez comme moi, M. Louis Baudry, de Rouen, ce chrétien des anciens âges, que l'on voit chez nous à la tête de toutes les bonnes œuvres, et que l'on rencontre aussi à Rome dans toutes les circonstances solennelles : tant il aime l'Église et le Pape! Il voudrait bien loger ici..... Heureusement, *la signòra Margarita*, *padrona di la casa*, peut encore disposer d'une chambre; aussitôt notre digne ami s'y installe, et nous sommes voisins : c'est un plaisir de plus qui m'arrive.....

Demain et les jours suivants, je serai tout entier à Rome, à cette Rome où l'on va toujours avec un nouveau bonheur : je reverrai ses monuments incomparables, sans nombre; je serai de toutes ces fêtes si grandes, si belles, si touchantes, qui parlent si bien au cœur de tout chrétien, et mieux encore à celui du prêtre.

Nous touchons à l'ouverture du Concile. Quel jour que celui-là dans les annales de l'Eglise!

Je m'arrête, cher ami : je vous avais promis le récit de mon voyage de Rouen à Rome, j'ai tenu parole. Pour ce qui est de mon séjour ici, je me réserve à vous en parler, comme je pourrai, à mon retour. D'ici-là n'attendez de moi, de temps à autre, que quelques mots de bon souvenir, sans détails. Le temps manque. Du reste, je ne me sens pas de taille à parler comme il convient de Rome, ni de toutes les grandes choses qui s'y passent.

Adieu donc, à bientôt.

Tout à vous en N.-S.

B. B.

Rouen. — Imp. MÉGARD et Ce, rue Saint-Hilaire, 136.

ouis
voit
en-
es :
....
peut
s'y
qui

, à
: je
rai
ar-
du

-là

non
de
ai,
que
ue.
ent

—